

Joël Martella



**RÉEL,
FUITES ET FINS**

Nouvelles

Suivies de

**SALMIGONDIS
DE TEXTES
À THÈMES**

Joel MARTELLA

Réel, fuites et fins

© Joel MARTELLA, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0450-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LES CINQ PORTES

Devant moi s'étirait un interminable couloir, si long que je doutais tout d'abord qu'il pût avoir une fin. Cependant, plissant les yeux, je pus discerner qu'il possédait sur son côté droit deux portes très espacées faisant face à deux autres portes identiques sur son côté gauche. Et il me sembla plausible qu'il existât une cinquième porte sur la ligne d'horizon. Quoi qu'il en fût, voilà bien la première vision du monde, l'image initiale que m'offrit la vie.

Ma conscience naissante s'en irait donc ouvrir des portes – cela semblait inéluctable ! – Des portes : toutes ? Lesquelles ? Et... pourquoi ? J'éludai rapidement cette dernière interrogation, n'étais-je pas ici pour chercher des réponses et peut-être aussi me taire ?

Mon bras gauche se tendait déjà vers la première porte que je poussai sans appréhension aucune. Immédiatement je fus plongé dans une brume de sciure qui porta jusqu'à mes narines le parfum du bois violé et torturé par la fraise inquisitrice. Je me sentis proférer enfin les premiers mots et Dieu sait s'il fallait crier pour être entendu :

« — À manger, Pépère !

— Oui, mon p'tit loup ! Je finis. »

Chaque midi, j'allais ainsi extirper mon grand-père de son labeur. Mais je m'attardais toujours un instant aux gestes habiles de ses mains potelées ouvrageant le bois avec cette ardeur amoureuse d'artisan de village.

C'était vendredi. Le soleil embaumait la galette de sarrasin au seuil de la cuisine. Au-dessus des flammes de l'âtre, ma grand-mère faisait sauter les disques dentelés.

« — Elle est gentille Mémère de te faire des galettes en pleine chaleur, hein mon p'tit Jo ? »

Et, tandis que j'acquiesçais, tu transpirais, tu te brûlais et moi, j'étais heureux du succulent repas que tu préparais.

« — Tais-té ! »

Péremptoire, le grand-père me faisait taire afin de pouvoir écouter, comme chaque jour que son Dieu faisait, les informations de treize heures. Sans oublier, bien sûr l'interminable feuilleton « Ça va bouillir ! » avec Zappy Max, vedette radiophonique du moment.

Ah ! Ce merveilleux poste à lampes ; j'en avais inspecté, à plusieurs reprises les entrailles, assimilant les diodes, résistances et autres composants à des petits bonshommes besogneux : tout le petit monde des commentateurs, des comédiens et des chanteurs était là ! Je n'en doutais pas.

Une poule imprudente venait parfois poser ses ergots sur le seuil de la salle à manger. Alors Pépère n'hésitait pas à lui expédier sa casquette (qui lui volait dans les plumes !), non sans avoir crié « Poule ! » dans le même mouvement. Le gallinacé s'enfuyait alors dans un envol sonore et rapidement avorté.

Le repas ne se terminait jamais sans salade, mon grand-père en raffolait. La verdure consommée, il trempait invariablement le reste de son pain (le pain sacré de l'homme pieu qu'il était) dans son verre de cidre et le mangeait avant une courte sieste. Car il fallait un temps pour chaque chose ! À la fin du repas, poussant son assiette, les bras repliés sur la table devant lui, il dormait un quart d'heure, le front appuyé contre ses mains superposées. L'écho de la voix de Geneviève Tabouit, commentatrice politique au timbre si particulier, résonnait encore à mes oreilles mais le silence voulait régner à présent, seul et propre entre les assiettes empilées et sales.

Il devenait alors grand temps pour moi de chasser la torpeur de l'après-repas, de m'en aller brasser l'air chaud du dehors. Je saisisais l'arc et les flèches, fabriqués le matin-même en bois de noisetier et partais à la rencontre des copains du village afin de partager leurs jeux. Je me souviens douloureusement que certains jours, pourtant, je n'étais pour les enfants des paysans que le parisien-tête-de-chien ou le parigot-tête-de-veau. Quelquefois même des pierres accompagnaient les mots. Dans ces moments, ne retenant pas les larmes d'humiliation, de déception qui m'inondaient le visage et le cœur, je m'en retournais empli de peine et de rage vers ma consolante bisaïeule. Chagrin passé, je me retrouvais seul à enfermer ma solitude dans de minuscules enclos faits de ficelle de cuisine et de ce fabuleux bois de noisetier, si souple et si accessible. Dans la terre de la cour, devant la maison, j'enfonçais des piquets d'environ dix centimètres de longueur, les disposant en cercle, également espacés avant de les relier par deux rangées de ficelle parallèles. C'est ainsi que j'obtenais un champ miniature avec ses fils barbelés – ou considérés comme tels – qui, hélas, ne parvenaient pas toujours à dissuader les pieds des adultes.

La porte que j'avais ouverte avec la main du cœur restait béante et bien que je grandissais, je devais demeurer encore longtemps dans cette chambre-forte qu'est l'enfance. J'y entassais des liasses de souvenirs en devenir. Avec le temps

écoulé, cette période a constitué un incommensurable trésor où l'argent n'a guère de place dans l'or de ma mémoire ! Oui, je revois ces parties de cache-cache géantes dans les gigantesques fougères où je ne rencontrais jamais les vipères qu'on me promettait. Je me souviens des fêtes de famille dans la scierie, des machines masquées par des draps blancs, des longues tables de bois brut, de la terre battue fraîchement balayée et débarrassée de sciure. Je me souviens de mes jeunes oncles aux chevelures brillantinées, de Tonton Marcel se suspendant à la flèche du diable pour soulever le tronc d'arbre enchaîné sur le sol. Je n'oublierai jamais que ma tante Marie m'emménait chaque été à la fête de la Saint-Gilles dans un panier métallique fixé sur le porte-bagage de sa bicyclette. Je me rappelle encore des histoires de guerre et de sorcellerie que je quémandais à ma grand-mère et qu'elle me racontait, à la nuit tombée, entre le chat ronronnant et le chien assoupi devant l'âtre bienfaisant. J'entends toujours, morcelant le silence vespéral, le ronflement sonore du Père Collet (Pépère !) qui, fourbu de ses longues journées de labeur, se couchait à vingt heures sans manquer de lancer aux veilleurs : « Tous feignants ceux qui sont pas couchés ! » tandis que le balancier de l'horloge, lui, paraissait sans lassitude. Oui, je me rappelle tant d'autres choses encore... une multitude de souvenirs, précieuses pierres ciselées par le temps.

Un peu avant l'automne, Paris-parents, Paris-école me reprenaient cafardeux et son fard empoussiéré, ses flots bruyants et mouvementés ne parvenaient pas à noyer ma mélancolie. Plus tard, ce serait la rentrée des classes et son cortège de contraintes, de punitions et de bons points. Seul le steak-frites que ma mère me préparait invariablement retour de vacances, pour m'accueillir dans la capitale, avait bon goût.

Le temps avait couru jusque-là (certes, avec les jambes d'un enfant !) mais, entre mon territoire premier et moi, je ne sais lequel a le plus marqué l'autre... une porte de trop était ouverte et je sentais à présent, comme un appel, un courant d'air... Je ne pouvais demeurer ici plus longtemps car il m'entraînait vers ce qui me semblait encore être alors un interminable couloir.

Les images chatoyantes peintes sur la deuxième porte m'invitaient à la pousser. J'entrai directement dans une salle de répétition où m'attendaient des copains musiciens. Une excroissance avait poussé aux extrémités de mes bras, une guitare électrique, comme une canne pour soutenir une infirmité que je sentais encore imprécisément en moi mais dont j'étais bel et bien affligé : un

désir d'exhibition (satisfait partiellement par l'imitation des stars de la Pop music), un besoin d'affirmation, de dépassement de soi et une persistance à croire que la vie ne pouvait se limiter au sempiternel métro-boulot-dodo. Face à l'uniformité, à l'immobilisme de la grande majorité de mes congénères... une infirmité, faite de colère, d'exigence et de peur que je voulais assumer pleinement.

Nous jouions fort, trop fort parfois ! C'est qu'il fallait se faire entendre, gueuler plus fort que nos pères. La voix brisée, les doigts endoloris, je rentrais chez mes parents en début de soirée chaque samedi. Pendant le souper les sons de l'après-midi sifflaient encore dans mes oreilles ; je revivais, sous mon calme apparent, des sensations indicibles chargées d'émotion et de sensualité.

Le crayon et la feuille de papier, fidèles compagnons durant la semaine de travail, permettaient à mon rêve de se tenir en éveil, toujours présents partout où je me trouvais : dans le train, dans le métro, à l'imprimerie (non loin de mon composteur), au self-service ! Chaque mot, chaque idée notée était une pierre supplémentaire de l'édifice-moi, c'est ainsi que je parvenais à tenir debout. Debout dans le bruit des machines, au milieu des soiffards de l'atelier, dans la cohue laborieuse et aveugle des gares et des rues. Debout avec mes petits poèmes couchés sur le papier.

J'avais quitté l'école à quinze ans. Seules deux matières, le Français et l'Anglais eussent pu me retenir au collège mais l'obligation m'ayant été faite d'être meilleur dans quasiment toutes les autres disciplines... j'avais préféré abandonner lâchement mes études, avec toutefois la bénédiction de mes parents. Je deviendrais donc un « bon ouvrier » ! Bien que l'apprentissage du métier de typographe se fît parfois dans des conditions pénibles, j'appréciais le fait d'être libre après les journées de travail. Plus de devoirs ! Par ailleurs, je gagnais un peu d'argent, ce qui n'était pas pour me déplaire. Enfin, j'y étais, on – et tant de monde se cache sous ces deux lettres – on m'avait poussé dans la « vie active » !

La musique des années soixante m'aidait beaucoup à demeurer émergé de cette vie terne et programmée. Les copains et copines qui m'entouraient me sollicitaient assez souvent, réclamant le dernier tube avec insistance. Je prétextais parfois un mal de gorge pour ne pas m'exécuter mais, la plupart du temps je me faisais peu prier. Dès que la guitare vibrait sous mes doigts, je me découvrais des hardiesses insoupçonnées et les sourires amis repoussaient un peu plus loin, chaque fois, ma timidité. Pourtant mes yeux restaient ceux du Petit Jo car je n'avais pas réussi à grandir également sur tous les plans. Tout

m'apparaissait alors relativement simple et sans souci majeur : je travaillais, je jouais de la guitare... pour le reste, tout le reste, on me prenait en charge, pour le meilleur et pour le pire ! Il en fut ainsi jusqu'à ce que je susse ouvrir en même temps les yeux, le cœur et l'esprit. C'est-à-dire bien après que je fusse devenu un homme physiquement accompli. Je ne savais pas encore que la lassitude envahissait toute vie stagnante, qu'il fallait bouger sans répit pour éviter l'invasion de l'âme par les fourmis.

Un soir, différent d'autres soirs par le calme des amis et la pâle lumière céleste prodiguée, je me mis à fredonner les yeux clos. Je devais être un peu triste, un peu amoureux de quelqu'une ou de quelqu'autre et de moi-même... Quand ma guitare cessa de vibrer, quand ma voix se tut, quand enfin mes yeux s'ouvrirent, je me trouvais de nouveau dans le couloir, seul. Et la porte bariolée s'était refermée dans mon dos.

Par l'ouverture de la troisième porte me parvenait une voix douce et légère. Je m'approchai, on m'appelait semblait-il ! Je poussai la porte gravement mais sans crainte. C'était elle ! Je la reconnus instantanément puisque – sans le savoir – je l'attendais depuis quelque temps déjà. « Toi ! » formulai-je simplement. Et bientôt, nous fûmes dans les bras l'un de l'autre, corps et âmes interpénétrés. Et le ciel pourrait bien faire ce que bon lui semblerait ; nous étions unis pour le temps qu'il plairait à la vie de nous garder ensemble.

De moi, chez moi, elle accepta l'enfant dont je ne voulais pas me défaire et contribua patiemment à façonner l'homme. À ses côtés – et bien qu'elle en doutât longtemps – je quittais ma mère. Pour ma part, je lui offrais ma tendresse, ma pointe de folie et le temps, grand officier de conscience œuvrant pour notre couple, aide et partage dans les affaires de la maison. Il y eut des orages, du soleil, un peu de pluie. Mais le calme est si voisin de l'indifférence et de l'ennui que ni elle ni moi ne songions à nous en plaindre.

Je jouais toujours de la guitare et disposai désormais d'un bon répertoire de ma composition. Elle interprétait à merveille de la poésie contemporaine. Nous avions monté un spectacle et, certains soirs, nous partions colporter nos textes en tous lieux, devant des ouvriers, des jeunes, des étudiants de toutes origines sociales et ethniques.

Naquit un enfant, une fille. Elle ne fut ni la soudure qui – soi-disant bien pensant ! – attache mari et femme l'un à l'autre, ni la béquille du couple. Elle

fut, bel et bien, la troisième personne de notre foyer.

Nous nous efforçâmes de lui laisser le plus possible de chances de développer sa personnalité. Nous-mêmes, grandissions auprès de notre enfant, conscients qu'il subissait nos influences quant à la manière de vivre et de penser. Dans notre entourage, l'éducation qu'il recevait pouvait paraître à beaucoup meilleure que d'autres parce que se situant dans un contexte favorable à l'éveil social et artistique... mais nous ne pouvions nier que nous transmettions à notre fille nos propres angoisses, nos craintes, nos convictions et le poids de nos erreurs ! Cette conscience-là coopéra à forger au plus profond de nous humilité et tolérance, notamment en ce domaine épineux de l'éducation ; nous ne détenions, pas plus que d'autres, « la recette » !

Avec l'enfant, même avec l'enfant, nous continuâmes à donner de la gorge et du cœur devant des spectateurs souvent peu préparés ou peu enclins à la poésie. Mais nous étions ensemble, nous réconfortant mutuellement quand une soirée nous avait déçus. Pourtant le cachet que nous touchions pour chaque prestation finit par n'être que consolation, parvenant à peine à dissimuler la médiocrité d'un moment passé avec un public stérile ou difficile. Notre foi s'éroda. Bien que certaines soirées continuèrent à être enrichissantes, nous abandonnâmes la recherche d'engagements. Cette expérience avait duré dix ans, ma compagne avait fait preuve de patience et moi d'obstination ! Poursuivre dans ces conditions eût ébranlé notre psychisme et notre dignité.

Notre enfant s'épanouissait, notre amour acquérait des forces. On se souvenait de nous trois partout où nous étions passés. Notre famille respirait le bonheur et l'équilibre.

Si, ma mie et moi, réfléchissions et discussions beaucoup, nous remettant sans cesse en cause, nous n'en ignorions pas pour autant nos corps ! N'est-il plus beau langage que celui des mots qu'on ne dit pas : caresses, baisers, étreintes, souffles mêlés, parfums intimes, chair humide, entrebâillée, chair pénétrée, épousée, transcendée, apaisée... Ah ! Faire l'amour et chanter l'érotisme !

Pourtant, bien que son corps ne me lassât point, j'en connaissais chaque parcelle. Aussi j'eus quelquefois des attirances pour d'autres corps et soif de voluptés nouvelles. J'en souffrais autant qu'elle car l'envie revenait me hanter régulièrement. Mais je n'étais pas dupe, ces désirs n'avaient aucune commune mesure avec la force de l'amour que je portais à ma compagne ; ils n'étaient que des manifestations d'impatience, des signes d'insatisfaction face à l'incomplétude de mon être. Il me fallait la chair pour apaiser ma faim d'absolu, sporadiquement. Car l'esprit a toujours dû prêter du temps au corps pour aller

plus avant dans cette grande quête inutile et magnifique. Et puis j'avais aussi à extirper de moi-même des réserves d'amour afin de les dispenser aux autres. D'autres voies allaient s'ouvrir par où je m'épancherais, je le sentais.

Ma compagne grandissait en moi et je grandissais en elle. Et nous percevions des forces auxquelles nous pourrions accéder, indépendamment l'un de l'autre mais ensemble... parce qu'ensemble !

Pour la première fois, j'avais décidé seul de regagner le couloir. Je n'avais jusqu'ici accompli qu'une modeste partie du parcours et, me retournant, je me rendis compte que la première porte était restée entrouverte. Par l'entrebâillement, une lumière intense frappait mon œil d'une façon telle que je ne devais jamais oublier son impact. Pourtant je n'avais nulle envie de revenir en arrière et, d'ailleurs, cela était désormais devenu impossible. À l'instant où j'avais détourné mon regard une épaisse vitre s'était élevée du sol sur la largeur du couloir. Elle avait surgi à mon insu et si promptement que je n'en pris conscience qu'au claquement sec correspondant à la jonction de celle-ci avec le plafond. J'étais prisonnier ! Prisonnier de mon avenir mais pas pour autant libéré ou privé de la mémoire de mon passé. Je demeurai là, interdit, les mains contre la vitre, le regard tour à tour absent ou fixant jusqu'aux larmes la lumière diffuse. Lorsqu'ensuite je m'assis sur le sol, j'en remarquai pour la première fois les aspérités. Le dos appuyé contre la vitre, je laissais s'installer le flou dans ma tête, longuement. Enfin, je me ressaisis ; la mise au point devenait nécessaire pour entreprendre la poursuite du chemin. Quel pouvait être cet avenir dissimulé par la quatrième porte ? Combien de temps devais-je y demeurer ? Et cette portion de ma vie à venir m'entraînerait-elle au seuil de l'autre porte, la dernière ? Ou bien au-delà ? Un instant l'angoisse m'envahit. Mais cette angoisse ne recélait-elle pas aussi un bonheur en souffrance, jouant des coudes dans la foule des pessimismes, des doutes et des craintes ? Curieux de connaître les réponses, je me relevai alors. Comme cela devait souvent se produire par la suite, j'étais passé du froid au chaud sans grande transition. Mon appréhension s'étant donc résolue à l'oubli, c'est avec un sentiment mêlé de courage et de curiosité que je franchis le seuil de la quatrième porte.

Dès l'entrée, je fus assailli de notes de musique, de taches de couleurs, de mots proférés par des bouches qui se voulaient toutes amies. Autour de moi, l'air vibrait et m'enveloppait de chaleur. Les amis s'approchèrent et me demandèrent simplement si j'allais bien. Tout en leur rendant la politesse, je répondis qu'ils